

liers est venu nous avertir que Monsieur de Myriès n'était point dans sa chambre, où, vraisemblablement il n'a point passé la nuit, car le lit n'était pas même défait.

—Ah !—s'écrièrent simultanément Rosmeur, Pengoaz et Kerjan, mais sur trois notes différentes.

Kerjan fit un pas en avant et demanda :

—Et qu'est-ce qui a pu vous donner l'idée de vous renseigner auprès de nous, vous faire supposer que nous que nous pourrions en savoir davantage ?

—Nous avons couru le village pendant plus d'une heure, interrogeant tout le monde. Personne ne sait rien. Seulement, nous avons découvert des traces de pas dans la terre molle du matin. Ces traces nous ont conduits jusqu'ici.

—Et vous avez supposé peut-être que nous avions usé de notre droit en appliquant une justice humaine au criminel hors la loi ?

M. Léopold Lorrain ne répondit pas, ce qui lui valut cette verte réplique de Kerjan :

—Eh bien ! vous avez eu tort de croire cela, messieurs, car ce sont là des procédés que nous laissons aux représentants de la justice régulière. Mais vous avez eu raison de penser que nous pourrions vous renseigner, en partie, du moins.

Les yeux de Lorrain et de ses amis exprimèrent un vif sentiment de curiosité ; ceux de Lucien traduisirent une espérance. Ce fils d'un criminel était un bon fils.

Viveur, débauché, pervers en tant d'autres parties de son âme, Lucien de Myriès avait gardé cette qualité : il aimait son père.

—Oui, reprit Yves Kerjan, nous pouvons vous mettre sur la voie et vous aider dans vos recherches.

—Depuis hier, mon cousin Bertrand de Pengoaz et moi avons renoncé à châtier le meurtrier de mon frère et de Blanche. Dieu l'a frappé.

Et il laissa l'hôtelier raconter à loisir eux trois hommes, pâles et muets d'effroi, la terrible scène de cauchemar auxquels ils avaient assisté.

Quand le récit fut terminé, tous, en deux groupes séparés, se dirigèrent vers le petit bois et longèrent la chaussée des fondations en ruines. Kerjan précisa ses indications. Il montra la route que le visionnaire avait suivie pour s'enfuir. Il rappela l'apparition des deux ombres que ses compagnons et lui avaient vues s'élancer sur les traces du fuyard.

Ce fut un moment de perplexité poignante, d'atroce indécision. Ces six hommes, prêts à s'égorger la veille, étaient unis en ce moment par la même angoisse. Le drame, plus fort que toute volonté humaine, les étirait en une irrésistible pression. Ils étaient emportés par l'inéluctable impulsion de la destinée vengeresse.

Colomban rompit ce silence qui oppressait toutes les poitrines.

—Vous ne nous devrez rien, messieurs, pour le concours que nous allons vous prêter. Il faut éclaircir ce mystère.

—Suivons les traces—fit Kerjan, en montrant sur le sol encore détrempé du sentier la marque de fines bottines.

Les marques étaient rapprochées. Yves les mesura d'un regard infailible, en se penchant sur elles. Puis, se relevant, il dit :

—Vingt-huit centimètres. Ce n'est pas le pas normal. Il a couru.

Le sentier dévalait sous un angle assez rapide, en tournant le mamelon. Il s'engageait dans un dédale de roches, franchissait la grande faille qui s'ouvrait sur la mer et plongeait brusquement tel qu'un escalier en spirale dans le gouffre.

Les six hommes s'engagèrent en file dans l'étroit boyau et atteignirent la grève au travers d'un déboulis titanique.

Mais déjà Kerjan avait attiré la commune attention sur un indice significatif.

Mêlées aux marques des semelles, on voyait des traces de pieds nus, des pieds larges, aux orteils fortes, tels que le deviennent des pieds de matelots.

—On l'a suivi, dit-il.

Et la silencieuse et angoissante recherche se continuait.

Sur la grève, plus d'empreintes de semelles. Il n'y avait que les pieds nus.

Et ceux-ci formaient une traînée jusqu'au point où cessait le parapet de roches. Au delà, c'était la plage, c'était le sable.

Les six hommes s'arrêtèrent, éclairés par la même funèbre idée, secoués par la même émotion de terreur.

—La mer !—prononcèrent-ils en même temps.

La voix de Kerjan articula, non sans tremblement :

—Le flot a recommencé vers dix heures. Il est huit heures du matin. Il y a encore une heure de jusant.

Ils descendirent sur la plage et marchèrent quelque cent mètres.

Une brise très douce venait de terre, hâtant la fonte du brouillard. L'onduleuse nappe s'abaissait. Elle frottait maintenant à mi-corps des chercheurs. Et c'était devant eux, à perte de vue dans le nord, un moutonnement de vapeurs blanches, transparentes comme une robe de mariée.

La voix de Kerjan résonna encore lugubre dans cette fraîcheur gaie du matin.

—C'est comme cela que meurent les malheureux qui se laissent surprendre par la brume au moment du flot. Elle les efface sans bruit.

Contrairement à d'assez méchantes opinions, il n'y a pas de lises sur la " lieue de grève ". C'est un privilège sinistre de la baie de Cancale.

Tout à coup, du milieu des nuées traînant à fleur de sol, surgit la croix de roches construite, dit la légende, par Saint-Efflam lui-même. Les six compagnons se la montrèrent du doigt.

En même temps, comme s'ils eussent donné de la tête contre un mur, ils s'arrêtaient brusquement. Un même cri sourd jaillit de leur poitrine.

Au milieu de la plage, dans une flaque de récente formation laissée par le reflux, au pied même de la croix, un corps gisait, face au ciel, et les yeux ouverts, un corps qu'ils eurent promptement reconnu : celui de M. Hyppolyte de Myriès.

Il était trempé d'eau de mer, et la mort devait remonter à six ou huit heures.

Un sanglot convulsif souleva la poitrine de Lucien de Myriès. Il se jeta éperdu sur ce cadavre ruisselant et l'entoura d'une étreinte désespérée.

Félix Dargenté et Léopold Lorrain s'approchèrent du jeune homme et l'aiderent à relever le mort.

A dix pas derrière eux, Colomban de Rosmeur, Bertrand de Pengoaz et Yves se tenaient muets et la tête nue.

Ils saluaient la mort qui absout. Dieu avait été plus terrible qu'eux en sa justice : cet homme était mort dans son péché.

Lorsque Dargenté et Lucien eurent transporté le corps à une distance suffisante et sur un sable plus sec, Kerjan demanda :

—Il y aurait lieu de rechercher s'il y a eu crime ou mort volontaire.

—Quel est votre avis ? questionna Lorrain en hésitant.

—Il serait trop cruel de penser que cet homme s'est tué, répondit l'ancien greffier. Tout au plus pourrait-on admettre un accident. Mais alors comment expliquer ces pieds nus ? Étaient-ce ceux d'un ennemi ou d'un sauveteur ? Je conclus à l'existence d'un crime.

—Et... qui accuseriez-vous ? interrogea Lucien de Myriès, frémissant.

—Les frères Garmin.

Ils se regardèrent tous, embarrassés, en silence. Le même soupçon leur était venu, ou plutôt la même conviction. Sans doute aussi leur pensée alla-t-elle plus loin et s'arrêta-t-elle un instant au désir de la vengeance, car Lorrain, avec un geste, las, murmura :

—A quoi bon ?

Alors, comme pour achever ce dialogue mental, Colomban fit un pas vers les trois hommes.

—Nous avons pardonné, messieurs, dit-il. Mais s'il vous convient de poursuivre ces misérables, vous avez notre témoignage,

Et s'adressant à Félix Dargenté avec une politesse froide, il ajouta :

—Je demeure à vos ordres... Quand il vous plaira, monsieur ?

Mais l'ancien ministre n'était plus d'une humeur arrogante. Les événements funèbres accomplis depuis la veille l'éclairaient de leur sombre leçon.

—Monsieur, répondit-il, sans même regarder Colomban, je me tiens pour satisfait, et vous aussi, par le dénouement imprévu de ce drame.

Vous avez renoncé, nous avez-vous dit, à toute revendication ultérieure. J'imiterai votre exemple. La tombe de mon ami engloutira mes propres fiertés.

Tout était dit. Kerjan prononça cependant la parole finale :

—On ne peut laisser là ce pauvre corps, dit-il. Nous allons vous envoyer une voiture quelconque pour le ramener.

Et, suivit des deux cousins, il regagna Keravilio par le chemin de grève le long des rochers. Comme ils entraient à l'hôtel, ils trouvèrent le personnel en proie à une indicible émotion. Les frères Garmin avaient pris l'unique véhicule avec l'unique cheval et étaient partis pour Lannion.

Et comme les domestiques affolés ne savaient où prendre des ordres, Kerjan leur dit avec une ironie railleuse :

—Les patrons ne reviendront plus. Vous en aurez la cause tout à l'heure. En attendant, fabriquez une civière par n'importe quel moyen et descendez sur la grève. Il y a là un mort auquel il faut les prières des chrétiens.

.....
Ce qui s'était passé pendant la nuit avait été d'une effrayante simplicité.

M. de Myriès, livré à toutes les furies du remords, avait perdu la raison. Sortant de l'hôtel où il s'était retiré dans sa chambre sans dîner, il avait regagné ces ruines de Rosmeur et ce petit bois où, huit ans plus tôt, il avait accompli son crime abominable. Il y était revenu juste à point pour que Colomban de Rosmeur, Yves Kerjan et Bertrand de Pengoaz, pussent assister à la terrifiante scène de reconstitution qu'ils avaient entendu expliquer et vu mimer sous leurs yeux.

Puis, réveillé peut-être, il n'était sorti de la démente que pour entrer dans la peur. Epouvanté, voulant se fuir lui-même, il avait couru à travers les ténèbres, incapable de se dérober à l'étreinte de son désespoir, de se refuser à la loi de l'expiation.

C'était alors que, de l'ombre d'un bouquet d'arbres, les frères Garmin avaient surgi et s'étaient élancés à sa poursuite.

Ils l'avaient vu quitter l'hôtel. Surpris d'abord, bientôt inquiets, ils avaient voulu épier ses actes. Ils s'étaient aperçus de l'incohérence de ses actes, du désordre de ses pensées. Alors une furieuse colère les avait saisis, en même qu'un besoin de pourvoir à leur propre sécurité.

Car cet homme sans raison échappait au châtement des hommes, à la vengeance des victimes. Mais eux, eux jadis ses complices, étaient désormais les seuls responsables. Qui pouvaient même assurer que tout le poids de la faute ne retomberait point sur eux qui n'avaient été que des comparses dans l'affreux drame dont ces lieux avait été le théâtre ?

Maintenant que Colomban, Pengoaz et Kerjan étaient frustrés, de toute vengeance contre le principal coupable, ils ne se souviendraient que trop des tentatives dirigées contre eux-mêmes.

Or, Eustache n'avait-il pas sur la conscience le coup de fusil qui avait failli tuer l'hôtelier de Saint-Efflam, et Léon n'était-il pas, quoique sans preuves matérielles contre lui, l'assassin du vieux Jacques Le Braz ?

Ce n'était pas tout.

M. de Myriès, frappé de démence, c'était la ruine pour les deux frères.

Nul doute, en effet, que son fils Lucien ne s'empressât d'enfermer le malheureux père en quelque asile d'aliéné secret comme une tombe, où, désormais, le secret du crime demeurerait enseveli. Et, alors, adieu les procédés fructueux de la menace par lesquels les deux coquins avaient déjà arraché à l'ancien procureur tant d'argent pour prix de leur